

Maurice Barrès ou l'invention du nationalisme

Alain Bihl

DANS **RAISON PRÉSENTE** 2023/3 (N° 227), PAGES 107 À 116

ÉDITIONS **UNION RATIONALISTE**

ISSN 0033-9075

DOI 10.3917/rpre.227.0107

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-raison-presente-2023-3-page-107.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Union rationaliste.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MAURICE BARRÈS OU L'INVENTION DU NATIONALISME¹

*Alain Bihl**

INTRODUCTION

France Mémoire est le service de l'Institut de France chargé de proposer chaque année « un calendrier d'une cinquantaine de dates anniversaires sur des personnalités, des œuvres ou des événements marquants de l'histoire de France »². Pour cette année, il a retenu le nom de Maurice Barrès, de sorte à célébrer le centenaire de son décès.

Un choix éminemment discutable, pour au moins deux raisons. La première, c'est que Barrès est et reste une des matrices de l'extrême droite française. On retrouve en lui, mis en forme littéraire sinon en système doctrinal, tous les thèmes que ce courant de la vie politique mais aussi littéraire française développe depuis plus d'un siècle. À commencer par ce nationalisme fermé, fondé sur une conception bio-ethnique de la communauté nationale, dont ce courant a fait depuis Barrès son fonds doctrinal. Zev Sternhell ne s'y est pas trompé, qui a débuté par Barrès son enquête systématique sur l'univers de la droite radicale française sous la III^e République³.

Mais c'est là le moindre intérêt de Barrès. Car il ne fut pas seulement un chantre hors pair du nationalisme français. Il en fut aussi et surtout l'inventeur, au double sens de celui qui découvre un continent nouveau, jusqu'alors inexploré, et de celui qui élabore une idée nouvelle. Car Barrès n'a pas été d'emblée le héraut nationaliste que nous connaissons aujourd'hui, même si ses premières positions politiques, du temps de son engagement au sein du mouvement boulangiste par exemple, manifestent déjà une sensibilité nationaliste, parmi d'autres composantes cependant. En un sens, il s'est fait nationaliste en même temps qu'il faisait (inventait) le nationalisme.

* Professeur émérite de sociologie, université de Franche-Comté.

¹ Cet article est une version raccourcie d'un chapitre de *L'actualité d'un archaïsme. La pensée d'extrême droite et la crise de la modernité*, Lausanne, page 2, 1998.

² <https://www.institutdefrance.fr/commemorations-nationales/>

³ *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972.

DU DANDYSME « FIN DE SIÈCLE » AU NATIONALISME

Le jeune Barrès qui s'établit à vingt ans à Paris et y part crânement à la conquête de la « République des lettres » est bien différent du Barrès de la maturité, ce héraut d'un nationalisme revanchard et dont la postérité gardera pour l'essentiel le souvenir. C'est un dandy « fin de siècle », dilettante et anarchisant, qui traîne son ennui et sa révolte impuissante dans les salons littéraires.

Comment expliquer son passage du dandysme « fin de siècle » au nationalisme, de l'exaltation du moi à la soumission intransigeante du moi aux exigences de la défense de la collectivité nationale ? La réponse est en partie comprise dans la question : c'est précisément du côté du dandysme et de cet esprit « fin de siècle » qu'il faut se tourner pour comprendre en quoi ils ont préparé, rendu possible et même, dans une certaine mesure, rendu inévitable l'évolution ultérieure de Barrès, en débouchant en quelque sorte sur leur propre négation.

Le dandysme ou la crise de l'individualité bourgeoise classique

Dans ce dandysme, je vois un symptôme de la crise de l'individualité bourgeoise classique qui n'a cessé de mûrir au cours du XIX^e siècle.

Cette individualité, qui s'affirme à partir de la Renaissance européenne, tenait son identité et sa force de son rapport conquérant au monde. Pour elle, le monde se donnait essentiellement comme une réalité, selon le cas, à asservir, à maîtriser, à transformer, en un mot à (re)créer. C'est de ce rapport de maîtrise, réelle (pratique) même s'il s'y mêlait inévitablement une dimension imaginaire et donc illusoire, qu'elle tirait son assurance et sa solidité. En proie à des passions fortes, elle cultivait surtout la volonté et laissait la première place à la raison, sous sa double forme instrumentale et discursive.

Cette individualité conquérante aura été en Europe, de la Renaissance au début du XIX^e siècle, un acteur clef de la dislocation des rapports sociaux issus du féodalisme et du développement du capitalisme sous sa forme libérale. Dans le cadre d'une pareille transformation historique, le monde a pu lui apparaître comme son œuvre, comme le reflet d'elle-même ; et elle a été célébrée en tant que telle. Mais cette individualité classique va entrer en crise au fur et à mesure que les rapports capitalistes de production, nés de son action même, élargiront et approfondiront leur emprise directe ou indirecte sur l'ensemble de la vie sociale, en imprimant à cette dernière la forme d'un système de rapports réifiés se reproduisant automatique-

ment. Dès lors, d'acteur majeur de la scène sociale, elle se trouvera de plus en plus réduite au rang de simple agent (personnification) de ces rapports réifiés échappant à sa volonté et même souvent à son horizon de conscience immédiate⁴.

Cette individualité perd alors ce rapport actif de conquête et de mise en ordre du monde qui lui avait servi de contenu à l'âge classique. Privée d'assise hors de soi, elle tend à se replier sur soi et à faire de « l'exaltation du moi », de la volonté du moi, du désir du moi, son seul contenu et son seul projet. Tel est le sens de l'égotisme déjà défendu et illustré par un Stendhal par exemple, cultivant aussi bien le plaisir que la passion, et par-dessus tout l'énergie, « la vertu », une énergie que le héros stendhalien ne trouve cependant plus guère à employer dans un monde devenu trop étroit pour lui⁵.

C'est ce même égotisme que l'on retrouve chez Barrès première manière, celui dont l'œuvre romanesque se donne précisément pour projet le « culte du moi ». *Un homme libre*, son second roman, paru en 1889, présente par exemple le projet explicite d'une reconstruction systématique du moi, à travers une sorte de gymnastique mentale proche de l'ascèse religieuse. L'enjeu en est une maîtrise intégrale de la sensibilité, non pas dans le but de la brider mais, au contraire, dans celui de la déployer de manière lucide et contrôlée, de sorte à enrichir le moi en en élargissant le champ de l'expérience affective aussi bien qu'intellectuelle. Tentative en quelque sorte pour dépasser l'opposition du rationalisme et du romantisme, dont Barrès lui-même a donné la formule : « sentir le plus possible en analysant le plus possible »⁶.

Mais cette exaltation du moi, qui est au principe de l'égotisme, se révèle nécessairement abstraite, vide, de pure forme, puisque le moi se trouve lui-même privé de tout contenu, en voyant sa maîtrise sur le monde lui échapper. La transformation de ce désœuvrement en une esthétique de la « bohème dorée » va faire naître le dandysme, déjà esquissé par un Baudelaire, et qui triomphe en cette fin du XIX^e siècle dans les milieux littéraires. Mais le dandysme n'est qu'un individualisme de façade, auquel n'est plus donné pour assurer son identité et son originalité que le dilettantisme érigeant l'im-

⁴ Pour une analyse détaillée de la genèse de l'individualité classique et de ses contradictions, cf. *Le premier âge du capitalisme*, Tome 2 : *La marche de l'Europe occidentale vers le capitalisme*, Lausanne & Paris, Page 2 & Syllepse, 2019, Chapitre VIII.3.

⁵ Sur la crise de l'individualité bourgeoise classique et sa transposition littéraire, cf. Georges Lukacs, *Théorie du roman* (1916), Paris, Gonthier, 1968.

⁶ Cité par Jean-Marie Domenach, *Barrès par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1958, p. 23. Il s'agit d'un recueil de textes barrésiens présentés et commentés par Domenach.

puissance (l'incapacité à maîtriser le monde) en vertu, l'affectation des sentiments, en définitive la pose que l'on prend sous le regard d'autrui, qui en fait autant de son côté. Car le seul royaume qui reste alors à conquérir est le regard d'autrui. Le monde se réduit alors à la scène mondaine, aux salons, à ce jeu de miroirs réciproquement tendus où « *esse est percipi* » (être, c'est être perçu), pour détourner ironiquement la formule de George Berkeley.

À la recherche d'une nouvelle alliance du moi et du monde

Mais ce détachement affecté et hautain qu'affiche le dandysme masque mal, en fait, les véritables sentiments du moi face à ce monde qui désormais lui échappe. Sentiments qui animent Barrès comme tant d'autres de sa génération. Sentiment en définitive de vacuité face à un univers dans lequel l'individualité ne peut plus se reconnaître, parce qu'elle ne parvient plus à avoir prise sur lui et encore moins à y identifier sa propre oeuvre. Voilà par exemple ce que Barrès écrit dans le troisième numéro de ses *Taches d'encre* :

« L'ennui bâille sur ce monde décoloré par les savants. Tous les dieux sont morts ou sont lointains ; pas plus qu'eux, notre idéal ne vivra. Une profonde indifférence nous envahit. La souffrance s'émousse. Chacun suit son chemin, sans espoir, le dégoût aux lèvres, dans un piétinement sur place, banal et toujours pareil, du cri douloureux de la naissance au râle déchirant de l'agonie – dernière certitude ouverte sur toutes les incertitudes »⁷.

Le culte du moi débouche donc sur un constat inattendu : celui de la vacuité du moi, auquel le monde se refuse désormais à mesure que se confirme son manque de prise sur lui. Et, pour échapper au sentiment de son propre vide, au doute sur lui-même, le moi doit désormais se chercher un nouveau contenu, sous la forme d'un nouvel ancrage dans le monde, un nouvel ancrage qui puisse lui redonner vie et sens. Autrement dit, étouffant dans ses propres limites et se sentant aspiré par son propre vide, l'individualité privée doit nouer une nouvelle alliance avec le monde pour tenter d'y échapper.

Cette alliance prendra chez Barrès deux formes très différentes. En premier lieu une forme passive, contemplative, celle de la jouissance esthétique du monde, impliquant la réconciliation du moi avec ce dernier. C'est le sens de l'esthétisme barrésien comme de tout l'esthétisme de la Belle Époque, dont la littérature barrésienne n'est qu'un exemple parmi d'autres. Chez Barrès, cette première voie est

⁷ Sternhell, *op. cit.*, p. 38.

parfaitement illustrée par ses deux derniers romans de la première période, *Le Jardin de Bérénice* et *L'Ennemi des lois*, parus respectivement en 1891 et 1892. Dans le premier, à travers le personnage de la jeune Bérénice et de ses compagnons de jeu, un canard et un âne, on trouve l'apologie des sentiments pâles, de la mièvrerie infantile, de la tristesse, de la pitié à l'égard de soi et des autres, autant de nuances de l'âme mélancolique. Le second de ces deux romans va encore plus loin dans cette apologie de l'alliance esthétisante avec le monde, mettant en scène le personnage d'un anarchiste repent, qui se réconcilie avec le monde par le biais de l'art et de l'amour, visitant successivement Venise et les châteaux de Louis II de Bavière en compagnie de l'une et de l'autre de ses deux maîtresses. Il ne s'agit plus désormais de nier le monde, mais simplement de le vivre « dans un état d'esprit qui comporte le bonheur ».

Mais cette paix d'accommodement, faite de résignation et de consolation tout à la fois, ne saurait satisfaire la part de révolte à l'égard du monde que font naître la crise de l'individualité classique et la conscience aiguë de la vacuité symbolique du monde bourgeois. D'où l'exploration d'une seconde voie, cherchant à recréer un rapport actif à ce monde en proie à la décadence, retrouvant le style conquérant de l'individualité classique. Mais l'individu seul n'en a plus désormais les moyens. Le monde est à présent hors de sa portée immédiate. L'individu doit maintenant accepter d'en passer par la double médiation d'un sujet collectif dans lequel il s'enracine et d'une cause transcendante à laquelle il se vouera, se sacrifiera à l'occasion, fût-ce au prix de l'abandon de son autonomie. Ainsi s'explique et s'éclaire l'appel pathétique à un maître et sauveur qui conclut *Un homme libre* :

« Qui me donnera la grâce ? Qui fera que je veuille ? O maître, dissipe la torpeur douloureuse, pour que je me livre avec confiance à la seule recherche de mon absolu [...]. Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion, ou prince des hommes. »

Ce maître alors encore inconnu, Barrès finira par le trouver précisément dans ce grand Tout qu'est la nation, dans lequel il se proposera dès lors de s'enraciner, ou plus exactement de (re)trouver ses racines. Avec pour médiation sa Lorraine natale qui, amputée du département de la Moselle à la suite de la désastreuse guerre franco-allemande de 1870-1871, symbolisera à ses yeux la nation souffrante.

LE NATIONALISME DE BARRÈS

Le nationalisme de Maurice Barrès n'a jamais fait l'objet de sa part d'un exposé systématique. Disséminé en une suite de romans et de discours de circonstances, il se présente plutôt sous la forme d'une série de thèmes, à mi-chemin entre un corps de doctrine et une mystique. Ce sont quelques-uns de ces thèmes, souvent méconnus, que je voudrais ici rapidement présenter.

La fusion dans le corps mystique de la nation comme rédemption du moi

Dans l'œuvre de Barrès, la nation est originellement présentée, en fait fantasmée, comme une sorte de grand corps mystique ou encore comme une sorte d'âme collective, qui passe à travers la suite des générations en les englobant toutes. Barrès en donne par exemple la définition suivante : « La nationalité française : une énergie faite sur notre territoire de toutes les âmes additionnées des morts »⁸.

En fusionnant avec ce grand Tout, le moi barrésien espère échapper à sa propre vacuité. Et, pour commencer, il compte ainsi assurer son immortalité. Prenant sa place dans la suite des générations qui compose la nation, héritant de toutes celles qui l'ont précédé et façonné, il est en même temps assuré de se voir prolonger par les générations suivantes qui recueilleront son propre héritage, sinon son souvenir : « L'âme qui habite aujourd'hui en moi est faite de millions de morts ; et cette somme, grossie du meilleur de moi-même, me survit en perdant mon souvenir »⁹. Ainsi se trouve-t-il de même libéré du dégoût que lui inspire sa propre finitude :

« Mon être m'enchanté quand je l'entrevois échelonné sur des siècles, se développant à travers une longue suite de corps. Mais dans mes jours de sécheresse, si je crois qu'il naquit il y a vingt-cinq ans avec le corps que je suis et qu'il mourra dans trente ans, je n'en ai que le dégoût »¹⁰.

On reconnaîtra ici volontiers l'angoisse face à la mort, qui traverse toute l'œuvre barrésienne. En fait, l'objet de cette angoisse est bien plus large : elle s'étend au temps dans son entier, un temps que précisément Barrès ne perçoit guère que sous son aspect destructeur. Ses récits de voyages abondent en descriptions d'endroits désolés, de visages et de corps trop tôt vieilliss, voire de souvenirs macabres. Ainsi, s'il aime Venise, c'est parce que la couleur et l'odeur de ses

⁸ Domenach, *op. cit.*, p. 33.

⁹ *Ibid.*, p. 31.

¹⁰ *Ibid.*

canaux le font penser à la décomposition des cadavres sous la terre ; de même y admire-t-il qu'on utilise des ossements exhumés pour raffiner le sucre ! On retrouve ici une constante de la pensée d'extrême droite, pour qui le devenir est toujours synonyme de décadence, impliquant une lutte désespérée pour préserver les identités de l'inévitable dégradation des ans et des siècles.

Il est à peine besoin de souligner ce qu'un pareil fantasme de fusion du moi dans un grand Tout salvateur, dans le corps mystique de la nation, qui nous ferait échapper à la loi du devenir, présente de régressif sur un plan psychologique. Destiné à sauver le moi, il en compromet au contraire irrémédiablement l'intégrité et l'autonomie, se renversant en définitive en une véritable haine du moi. Barrès en vient ainsi à dire : « Un nationaliste, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation. Nationalisme est acceptation d'un déterminisme [...]. Il n'y a même pas de liberté de pensée, je ne puis vivre que selon mes morts »¹¹.

La nation en péril

C'est donc en définitive pour échapper à l'angoisse face à la mort et plus largement face au temps corrupteur que Barrès se fait nationaliste, une angoisse qui est au cœur d'une conscience exaltée du moi qui se refuse à accepter ses propres limites en même temps qu'il en possède une conscience aiguë. Et la nation n'est pas autre chose que la planche de salut d'un moi qui découvre son irrémédiable vacuité, sa fondamentale impuissance à exister par lui-même.

Dans ces conditions, l'angoisse face à la corruption inévitable de toute chose ne peut qu'englober le destin de la nation elle-même. On peut même dire qu'elle atteint là son point culminant. En effet, si le grand corps mystique de la nation venait lui-même à s'affaiblir, ce serait alors le support même de toute identité individuelle, le garant et le référent majeur de l'identité du moi qui se trouverait du même coup compromis.

Or, précisément, aux yeux de Barrès, l'affaiblissement de la nation ne fait aucun doute : « Je sens diminuer, disparaître la nationalité française, c'est-à-dire la substance qui me soutient et sans laquelle je m'évanouirais. Il faut reprendre, protéger, augmenter cette énergie héritée de nos pères »¹². Le mal qui la ronge est multi-forme.

¹¹ *Ibid.*, p. 33.

¹² *Ibid.*

Il prend tout d'abord la figure de cette République parlementaire dans le cadre de laquelle la nation est menacée de s'amollir et même de se dissoudre. Régime calamiteux, qui accumule tous les symptômes de la décadence de cette « fin de siècle ». Décadence des mœurs publiques, puisqu'il favorise cet individualisme qui rend chacun indifférent à l'intérêt national, qui limite l'ambition de chacun à son seul enrichissement personnel, fût-ce au prix de la corruption des institutions et de ceux qui les représentent. Décadence de la volonté nationale, puisque le régime parlementaire cultive à loisir les stériles divisions partisans en oubliant la tâche principale de l'heure : refaire l'unité nationale pour pouvoir affronter victorieusement l'ennemi extérieur qui est à nos portes et ne peut que se réjouir de nos divisions. Il n'est pas jusqu'à l'aventure coloniale, dont ce régime tire gloire, pour ne pas trouver grâce aux yeux de Barrès qui ne se soucie pas tant de voir le drapeau français flotter sur Saïgon ou Alger que sur Strasbourg et Metz.

Affaiblie, la nation l'est ensuite par la présence de corps étrangers introduits en elle, qui la parasitent et la corrompent. À commencer bien évidemment par ces éléments qui lui sont censés lui être ethniquement étrangers : les juifs. Voilà par exemple ce qu'on lit dans le programme électoral sur lequel Barrès fit campagne à Nancy en 1898 en vue de la députation :

« La question juive est liée à la question nationale. Assimilés aux Français d'origine par la Révolution, les juifs ont conservé leurs caractères distinctifs, et, de persécutés qu'ils étaient autrefois, ils sont devenus dominateurs. [...] dans l'armée, dans la magistrature, dans les ministères, dans toutes nos administrations, ils dépassent infiniment la proportion normale à laquelle leur nombre pourrait donner droit. On les a nommés préfets, juges, trésoriers, officiers parce qu'ils ont de l'argent qui corrompt. Sans même toucher à la loi, en exigeant de ceux qui gouvernent plus de mesure, on doit détruire une disproportion dangereuse et obtenir plus de respect envers nos véritables nationaux, enfants de Gaule et non de la Judée. Mais surtout il importe de mettre obstacle à la facilité de naturalisation. C'est par cette fissure que nous sont venus les pires juifs et tant de médiocres Français »¹³.

Passage anthologique, qui concentre tous les poncifs de l'antisémitisme et plus largement un bon nombre de ceux de la pensée d'extrême droite : ethnicisation voire racialisation des relations sociales ; fantasme de la toute-puissance de l'étranger ethnique (ou supposé tel) ; assimilation du juif au pouvoir corrupteur de l'argent ;

¹³ *Ibid.*, p. 133-134.

nécessité de dresser une barrière à l'entrée des juifs et plus largement des étrangers dans la nation française.

Mais, aux yeux de Barrès, l'étranger dans la nation, c'est encore ce qu'il nomme avec mépris « l'intellectuel cosmopolite », celui qui y introduit et y cultive ces funestes doctrines universalistes (rationnalistes, humanistes, internationalistes) au regard desquelles la nation n'est plus qu'une réalité particulière à dépasser, et qui ne peuvent produire que des « déracinés ». Intellectuels dont le prototype est son ancien professeur Burdeau, qu'il met en scène et raille dans *Les Déracinés* précisément, premier roman de sa trilogie nationaliste paru en 1897. Intellectuels qui constituent l'encadrement politique et administratif de cette République parlementaire honnie, qui se regroupent dans la franc-maçonnerie, ainsi que dans les partis républicains et socialistes. Intellectuels qui vont voler au secours de Dreyfus, révélant ainsi leur nature antinationale.

Affaiblie, la nation l'est enfin, bien évidemment, par l'ennemi extérieur, l'Allemagne, qui vient de la mutiler en l'amputant d'une partie de son territoire. En un sens, toute l'existence de Barrès est dominée par ce problème : comment effacer l'humiliante défaite de 1871 ? Ce n'est pas alors seulement le Lorrain qui parle. C'est le nationaliste convaincu que cette défaite est déjà le symptôme d'un affaiblissement de l'organisme national, d'une baisse de son tonus, de son vouloir-vivre. C'est pourquoi d'ailleurs, plus encore que la défaite, c'est l'acceptation de la défaite, la résignation à la perte des provinces de l'Est, la renonciation à l'affrontement avec l'ennemi qui scandalisent Barrès et dans lesquelles il voit la manifestation suprême de la décadence nationale. Il n'y va pas seulement, à ses yeux, de la possession ou non par la France de ses marches rhénanes ; l'enjeu est autrement plus important : la France veut-elle ou non encore faire partie de l'Histoire européenne, c'est-à-dire de l'Histoire tout court ? A-t-elle encore la volonté d'être la « grande nation » qui a dominé l'Europe ? Telle est pour Barrès la question que pose à la France la nécessaire revanche à prendre sur l'Allemagne.

L'affaire Dreyfus

C'est de l'ensemble de ces menaces que témoigne, aux yeux de Barrès, l'affaire Dreyfus. Elle jouera un rôle décisif dans son évolution politique et doctrinale, en précipitant sa conversion vers le nationalisme fermé qui caractérisera désormais la droite extrême et l'extrême droite françaises.

Car quel meilleur exemple à ses yeux de la gangrène affairiste qui est censée pourrir la République parlementaire, en corrompant les fonctionnaires civils et militaires, que cette affaire d'espion-

nage au profit de l'Allemagne dont le coupable, quel qu'il soit, n'a pu agir que mû par l'appât du gain ?

Quel meilleur exemple de la menace que fait peser sur l'avenir de la nation la présence en son sein de ces éléments ethniquement étrangers que sont les juifs ? Car, si Dreyfus est coupable, et aux yeux de Barrès cela ne fait aucun doute, c'est d'abord parce qu'il est juif : « Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race » dira-t-il¹⁴. Et il faut lire le compte rendu hallucinant qu'il fait de la scène de la dégradation de Dreyfus, parlant de son « nez ethnique » opposé aux « jolies figures françaises » des soldats qui l'entourent ainsi que de « sa race étrangère », avant de conclure : « Une poignée d'hommes mettent çà et là de légers points de pourriture sur notre admirable race. Garde à nous, patriotes ! »¹⁵.

Quel meilleur exemple de la menace que fait peser sur la sécurité nationale l'ennemi allemand que cette affaire d'espionnage organisée à son profit ? Et quelle meilleure illustration de la nécessité pour la nation de se doter par conséquent d'un organe de défense nationale, en un mot d'une armée, de cette armée que la « trahison » de Dreyfus avait précisément pour but d'affaiblir ?

D'ailleurs, en définitive, l'enjeu de cette affaire n'est autre que l'honneur de l'armée. C'est de cette époque que date ce qui va devenir le cri de ralliement des nationalistes : « Vive l'armée ! ». Car, que Dreyfus ne soit pas coupable, que ses chefs se soient trompés et aient trompé leurs propres supérieurs civils, ministre de la Guerre et président du Conseil (Premier ministre), et c'est l'armée tout entière qui se trouverait discréditée et, par conséquent, affaiblie. Et avec elle, la nation elle-même dont l'armée est tout à la fois le dernier rempart face à l'ennemi extérieur et le dernier corps sain, vertueux, dans une République parlementaire totalement corrompue par ailleurs ; car, aux yeux de Barrès, l'armée incarne la vertu suprême, la vertu par essence qu'est la force. En cela aussi, il se révèle bien être un penseur d'extrême droite.

L'hypothèse de l'innocence de Dreyfus est donc tout simplement inacceptable pour un nationaliste nourri de la vive conscience de la faiblesse de la nation face aux multiples dangers qui l'assaillent. Autant qu'une expression des préjugés antisémites, la culpabilité *a priori* de Dreyfus est, chez Barrès, une conséquence de l'angoisse irrépessible que fait immanquablement naître en lui toute perspective d'affaiblissement de ce corps mystique de la nation qu'il a érigé en planche de salut individuel.

¹⁴ *Ibid.*, p. 46.

¹⁵ *Ibid.*, p. 133.